

Chroniques d'Engħashel

Livre 1
Épisode 1

Avant le premier pas

S.R. PELTIER

© 2017 S.R. PELTIER

Couverture : s.r. peltier (Daggeo Aeon)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

1.3

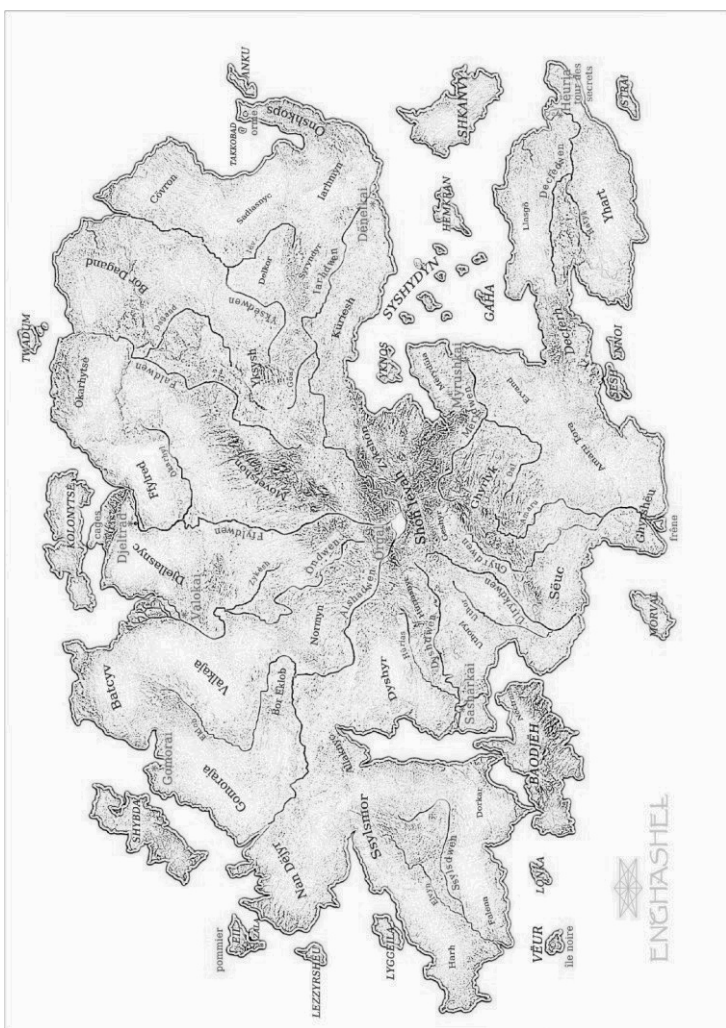
ISBN : 979-10-227-8898-4

Retrouvez les lames du tarot de Gaha
et les cartes d'Enghashel sur

sr-peltier.com

Avant le premier pas

Jeux de pouvoir	9
Le destin n'existe pas	27
Sous l'égide du nombre	35
Sur deux seuils	57
Il y a une route	69
Un acte d'amour	79
Il pleure des larmes de pierre	93
Terre d'ailleurs	103
L'œuf des possibles	111
Je connais ces yeux	125
La vallée verdoyante	137
Le changelin	153
Comme les vaches et les chiens	167
Tu n'es pas différent	179
Le rêve du monde	195
La main coupée	209
La prophétie de normorod	221
Ceux qui comptent	237



ENGHASHIEL

Jeux de pouvoir

Castille, printemps 1484

La mort était un soulagement. Akaryb ne ressentait plus la douleur, ni l'angoisse, ni la haine. Il l'accueillit avec un sourire, pour la septième fois.

Il savait qu'il reviendrait à la vie au matin, ou dans quelques jours au plus tard. C'était inévitable. Il rouvrirait les yeux avec appréhension, hanté par le souvenir.

La première fois, il s'était réveillé parmi des corps brisés dans une fosse commune fraîchement creusée, sous des pelletées de terre qui tombaient en pluie. Depuis, ses meurtriers aussi s'attendaient à sa résurrection et, le plus souvent, ils le laissaient où il tombait. Pas cette fois-ci. Ils avaient trouvé le moyen de retourner son don contre lui.

Dès son arrivée, il leur avait posé problème. Un diseur de bonne aventure kabyle était, par essence, suspect. Celui-ci avait de surcroît la crinière blonde d'un barbare

nordique et les yeux gris d'un sorcier païen.

Il ne faisait pourtant de mal à personne, se contentant la plupart du temps d'utiliser la numérologie pour prédire aux jolies filles une rencontre exaltante avec un bel étranger. Il s'amusait du trouble qu'il causait ; les femmes de ce pays semblaient y être sensibles.

Le père outragé d'une de ces beautés locales l'avait dénoncé. Akaryb ne s'était pas attendu à ce qu'on l'arrête pour si peu. La jeune fille était consentante, que retiendraient les autorités de cette peccadille ? Il avait séduit une donzelle, la belle affaire... On n'allait tout de même pas l'emprisonner pour si peu. Il n'avait pas résisté. Pensant qu'on l'accusait surtout d'être un fornicateur, il n'avait pas nié son manque de religion. Et puis le prêtre trapu était arrivé, un officier de la Sainte Inquisition.

On l'avait torturé à dessein mais sa mort – la première – avait été un accident. Le prêtre pestait à mi-voix pour lui-même : *C'est par lapidation qu'on châtie les luxurieux, pas en les pendant par les poignets*. L'homme semblait en vouloir à ses supérieurs de l'obliger à affliger une peine inadéquate. Pour justifier le mode de torture, il feignit de croire qu'Akaryb, qu'on appelait alors Charif, était un impénitent de l'islam. Il mena son interrogatoire en demi-teinte, procéda par petites touches à l'élongation de ses membres jusqu'à ce que ses épaules se démettent, puis sembla perdre intérêt et disparut un moment. Plus tard, Akaryb apprit que cette torture ne devait pas durer plus d'une demi-heure. Le suspect pouvait en mourir, ce que réprouvaient les autorités.

Akaryb était mort. La douleur insoutenable avait laissé

place à la suffocation.

Son retour à la vie dans la fosse commune fut un choc pour tout le monde, lui le premier. L'inquisiteur avait-il failli à sa tâche ? Quelque chose n'allait pas, il le sentait. Il avait péri ; la sensation, il le savait à présent, ne trompait pas. Il avait péri et il était revenu.

C'était impossible.

Il commença à se débattre. La terre sableuse recouvrait les cadavres autour de lui, les visages déformés, le sang desséché, les entrailles dégoulinantes, la puanteur... En silence, il tenta de se frayer un chemin dans le tas de chair. Comment ces corps pouvaient-ils peser si lourd ? Lui qui n'avait jamais cru en l'enfer ou l'au-delà, il se retrouvait plongé dans un abîme de tourments à peine quelques heures après son trépas. Il poussa un peu plus fort et se rendit compte que ses blessures avaient guéri. Ses articulations ne le faisaient plus souffrir. Le mouvement intrigua les fossoyeurs qui se précipitèrent à son aide. Après quoi on rappela le prêtre pour qu'il assiste au miracle et, une fois de plus, Akaryb eut la preuve que l'enfer était de ce monde.

Sa mort suivante fut plus rapide. Dans l'abbaye, on murmurait les mots *seconde venue*, on criait au blasphème, une chose était sûre : il n'était plus question de sa petite aventure, ni des fausses accusations à propos de ses croyances. Il y avait davantage de prêtres autour de lui, à présent, des évêques aussi. Torquemada lui-même était descendu de Valladolid pour étudier le phénomène. Pouvait-on parler d'immortalité ? C'était inouï. La résurrection était l'apanage du Christ.

Et pourtant...

Ils l'avaient attaché à une croix de saint André, moins pour le passer à la question que pour l'exposer pendant qu'on débattait de sa nature. Akaryb lui-même se demandait ce qui s'était produit. Pouvait-il s'agir d'un miracle ? Assurément cela n'avait rien de naturel. Il avait péri, ils le répétaient sans cesse et il savait que c'était vrai. Comment avait-il pu revenir à la vie ? Dieu existait-il vraiment ? Et si c'était le cas, pourquoi lui avoir octroyé cette faveur à lui, un mécréant ?

— *Mátalo de nuevo*, dit enfin Torquemada. Tuez-le encore.

Et le prêtre trapu lui enfonça une dague dans le cœur.

Akaryb ne pensait pas qu'il reviendrait à nouveau. Sa mise à mort avait été rapide. Le néant qui suivit lui était familier. Il y avait cependant quelque chose de plus dans l'intervalle. Dans les instants qui précédèrent sa guérison lui vint une forme, une lumière, l'écho distant d'une voix. Une mère ? Une sœur ? Un ange ? Il sentit de la chaleur, de l'amour. Quelque part s'étendait une vallée verdoyante parcourue de rivières. Il en comptait sept. Il n'avait jamais vu un tel vert. La voix insistait. Et pour la première fois, il entendit son vrai nom : Akaryb.

Il revint à lui avec un cri de frustration. Le garde à la porte de la prison se réveilla en sursaut.

— Oh, elle allait tout me révéler... geignit-il.

On le reconduisit à Torquemada qui signifia clairement qu'il n'allait pas laisser son existence bouleverser la Chrétienté.

— *Eres un demonio sin alma*, conclut-il. Un démon sans

âme.

Et pour appuyer son argument, il développa un syllogisme infaillible :

– La mort est la séparation du corps et de l'âme. Ton corps ne meurt pas, donc tu n'as pas d'âme. Quel genre de démon es-tu ? Je vais laisser le soin à mes officiers de le découvrir.

Il se lava les mains avec emphase et se retourna vers le groupe d'ecclésiastiques :

– Faites ce que bon vous semblera de ce suppôt de Satan. Qu'on l'écarte de la création du Seigneur.

Après le départ du Saint Inquisiteur, Akaryb sentit le doute planer chez ses tortionnaires. Un évêque en particulier insistait pour qu'on étudie plus avant sa vraie nature. Une voie dans l'assemblée continuait à considérer la possibilité d'une intervention divine. Néanmoins, on s'entendit pour tenter de le tuer à nouveau. Il fut encore poignardé, puis noyé, étranglé, éventré. Et à chaque fois, il ressuscita.

À chaque fois, alors qu'il revenait à lui, il revoyait la forme féminine. À chaque fois, elle s'approchait un peu plus et il apercevait le paysage derrière elle. Un autre monde ? À chaque fois, il se réveillait avant de pouvoir lui parler.

Son existence était à présent un cycle : en vie, il subissait l'enfer ; mort, il chérissait l'oubli ; dans l'intervalle, il se languissait de la chaleur de cette présence, espérant de nouvelles révélations, jusqu'à ce que le souffle lui revienne et que la roue parte pour un nouveau tour.

La septième fois, on l'enterra vivant.

– Nous n'avons qu'à le laisser là et nous assurer qu'il n'en ressorte jamais, avaient décidé les prêtres dans une logique implacable.

Cette fois, la mort prit son temps. À mesure que la terre pesait sur ses poumons, sa peur habituelle devint une véritable panique. Ils avaient raison, bien sûr. S'il ressuscitait, il serait toujours enterré. Que se passerait-il ? Mourrait-il encore et encore, pour l'éternité ? Il se dit qu'il aurait préféré le bûcher ou la décapitation. Il y avait moins de chances pour qu'il puisse se remettre de ces exécutions-là.

À travers la douleur et l'angoisse, il sentait la haine pousser comme une ronce autour de son cœur. Alors que la terre absorbait son dernier souffle, il imagina cette ronce s'immisçant jusqu'aux cellules des prêtres pour les étrangler dans leur sommeil. Non, c'était trop doux. Il fallait qu'elle affûte ses épines et pénètre chaque orifice de leur corps, qu'elle en perce de nouveaux et déchire leur chair en lambeaux. Ils n'en mourraient pas. C'est lui qui les tuerait, un jour, bientôt.

La mort était un soulagement.

– Akaryb... fit la voix.

La pression était sourde. Il sentait la terre autour de lui. Il ressuscitait encore. Le visage de la femme était une pure lumière blanche.

– Akaryb, petit frère, nous sommes là pour toi. Nous arrivons.

Derrière elle, au pied d'un grand plateau taillé dans la roche, s'étendait la vallée verdoyante, parcourue des sept

rivières, dont l'une des sources grondait à ses côtés en cataracte. Il avança sur un promontoire rocheux au bord du précipice. Le soleil était sur le point de se lever et la vallée baignait dans une lumière indigo. Sous peu la montagne aussi allait sortir de l'ombre et se révéler dans le bleu profond du ciel. Dans le vent, il pouvait sentir le parfum de la forêt. Le rocher aurait pu céder sous son poids, il se sentait léger comme l'air. Bientôt, alors que toute la vallée et la montagne se drapaient encore dans la pénombre, le premier rayon du soleil surgit entre deux monts lointains et vint enflammer le promontoire. Les contrastes s'accrochèrent, les couleurs apparurent, vives, brillantes. Un instant, l'astre du jour n'éclaira que lui. Il ferma les yeux.

La femme ne semblait pas avoir conscience de la beauté du paysage qui l'entourait.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il en rêve. Où sommes-nous ?

– Nous sommes ta famille, répondit-elle d'une voix qui s'évanouissait déjà. Nous sommes...

L'air remplit ses poumons.

– Ah, vous revoilà, fit une voix d'homme.

Il ouvrit les yeux dans la nuit étoilée.

– Tout doux, mon garçon. Ça va, vous êtes entre de bonnes mains. Ces imbéciles vous croient encore planté dans leur jardin.

Mouvement. Cahots. Akaryb se redressa, écartant l'épaisse toile odorante qui le recouvrait. Il était dans une carriole de bois tirée par un âne, en compagnie d'un prêtre.

– Restez couché, il ne faut pas qu'on vous voie. On ne sait jamais.

– Vous ne me laisserez donc jamais tranquille ! fit-il d'une voix faible.

– Ne vous inquiétez pas mon ami– je veux dire mon prince. Je suis de la Rig-Nassad.

Et, comme si cela devait avoir un sens à ses yeux, il lui lança un médaillon de bronze où figurait le symbole d'un arbre couvert de grandes fleurs.

-o0°0o-

Paris, printemps 1855

Le rire cristallin de la belle-de-nuit résonnait encore quand ils arrivèrent au coin d'un de ces nouveaux boulevards qui perçaient la capitale.

– Tu n'es pas revenu à Paris depuis soixante ans, bien sûr, gloussa-t-elle. Et moi je suis la reine de Saba.

Akaryb savait qu'elle exagérait son ébriété, mais son petit jeu l'amusait.

– Tu n'es pas obligée de me croire, dit-il.

Il la tenait par la taille, remontant par moments le long de son dos pour jauger du temps qu'il lui faudrait pour délayer son corset. Son ivresse, à lui, n'était pas feinte. Il s'y complaisait avec abandon, se laissant porter vers ce qu'il savait être l'inévitable conclusion de cette soirée.

– Soixante ans, répéta-t-elle en secouant la tête. Admettons. Et qu'est-ce qui te ramène ici après tout ce temps ?

– C'est– compliqué.

– Dans mon expérience, cette réponse implique une femme. Je me trompe ?

L'immortel sourit.

– Trois.

– Mazette ! fit-elle. Et tu trouves le temps de lutiner au passage ?

Il haussa les épaules.

– Je ne suis pas pressé de revoir ma mère. Quant à ma sœur, elle a toujours été patiente avec moi.

Ses yeux se perdirent un instant dans le vague.

– Et la troisième ? demanda-t-elle. Ta femme ?

– Ma fille, corrigea-t-il. Je pensais la voir dès mon arrivée. Je ne sais pas où elle est.

– Pas d'épouse, alors.

– Non, pas d'épouse.

Il la serra contre lui.

– Ah, nous y sommes, dit-elle en arrivant devant la porte cochère d'un grand immeuble neuf.

Akaryb fronça les sourcils en observant l'endroit. Il n'était pas sûr d'apprécier la lourdeur aseptisée des constructions du baron Haussmann.

– Tu es sûre ? ne put-il s'empêcher de demander.

– C'est l'adresse, fit-elle. Qu'est-ce que je sais, moi ?

La lourde porte s'ouvrit et un majordome en livrée invita l'immortel à entrer :

– Mon prince...

– *Mon prince* ! s'étonna la fille de joie. Tu ne m'avais pas dit–

Elle s'arrêta net et saisit l'enveloppe que le majordome

lui tendait avec un dédain marqué.

– Hé ! s'écria Akaryb en la voyant reprendre son chemin.

Sans se retourner, elle secoua l'enveloppe en guise de salut et disparut au coin du boulevard.

L'immortel soupira bruyamment.

– Vous n'avez pas trouvé mieux pour me faire venir à vous ?

Le majordome ne dit rien. D'un geste, il l'invita à monter à l'étage et patienter dans une antichambre au décor surchargé.

Akaryb savait qu'on le ferait patienter à dessein. La Rig-Nassad aimait montrer aux immortels que leur bien-être, dans ce monde, dépendait de son bon vouloir. Et même s'il passait son temps à déjouer leur vigilance, il était obligé d'admettre que ces zélotes avaient leur utilité. Il attendit, les yeux rivés sur le blason de l'organisation : un arbre couvert de grandes fleurs qu'il reconnaissait maintenant comme des magnolias.

Il ne put rester assis que quelques secondes. Il s'approcha de la grande bibliothèque, de l'autre côté de la pièce et en parcourut les titres, de nombreux ouvrages sur les mythologies et les sciences. Rien qui ne lui donne envie de se mettre à lire pour patienter. Il écarta le rideau pour regarder la circulation ténue du nouvel axe où se dressait le siège de la société secrète, espérant à moitié que la belle-de-nuit se soit ravisée. Sur la corniche d'une cheminée décorative moderne qui n'avait sans doute jamais connu le feu, son visage se reflétait dans un grand miroir vénitien. Il n'avait pas encore eu le temps de

s'habituer à la mode de ce siècle. Le barbier avait sensiblement raccourci ses cheveux et les avaient coiffés en une sorte de vague qui recouvrait son crâne de la gauche vers la droite, accentuant l'effet de crinière qu'on lui avait reproché jadis. Il lui avait également recommandé de laisser pousser ses rouflaquettes, terme qu'il n'avait pas aussitôt compris. Les femmes avaient semblé apprécier sa nouvelle apparence.

La personne qui s'était donné tant de mal pour organiser sa venue ici tardait à se montrer.

Il entendait du bruit dans une pièce voisine. Les voix assourdies d'une discussion animée entre un homme et une femme. Akaryb tendit l'oreille mais ne put pas distinguer la teneur de la conversation. Il y eut un cri, puis un long palabre plus calme, peut-être des pleurs, puis plus rien. Le silence retomba et l'impatience de l'immortel revint de plus belle.

L'antichambre regorgeait de curiosités, sans doute exposées là pour que les visiteurs s'émerveillent de l'éclectisme du maître des lieux. Il reconnaissait des masques dogons, des jades chinois, des ors incas, mais ce qui l'intriguait le plus, c'était ce long glaive ouvragé dont les motifs ne lui évoquaient aucune culture de sa connaissance.

– Une belle pièce, n'est-ce pas ?

Un petit homme en frac noir venait de le rejoindre sans qu'il l'entende approcher.

– Le glaive de Kunly, expliqua-t-il. On le dit forgé dans l'écaille métallique du dragon de feu. Passé de héros en héros jusqu'à notre époque désenchantée.

L'homme marqua une pause pendant laquelle Akaryb se sentit dévisagé.

– Un faux, bien entendu, reprit-il. Fabriqué il y a peu par des artisans spécialisés dans la création d'objets qui répondent à la soif d'un certain public pour le mysticisme romantique.

Il parlait beaucoup. Ses yeux noirs enfoncés brillaient d'une intelligence maligne. Akaryb ne lui faisait pas confiance.

– Édouard de Morvan, fit-il en lui tendant la main.

– Zacharie Lepage, répondit Akaryb.

– J'aime assez cet alias.

– Je préférerais Charif, mais Zacharie semble plus commun, ici.

– C'est moins exotique, en effet. Mais à vous voir, un prénom nordique aurait peut-être été plus approprié.

– On m'a aussi appelé Adalrik.

– Zacharie vous va très bien, sourit-il. Après tout, « Qu'y a-t-il dans un nom ? » demandait le poète.

– Beaucoup, répondit Akaryb.

Il y eut un court silence. Le petit homme caressait lentement sa barbiche en observant l'immortel. Il n'avait rien des curés défroqués qu'il avait rencontrés dans des circonstances similaires au cours des siècles.

– Très bien, finit-il par reprendre. Vous nous avez donné du fil à retordre, ces derniers temps, mon prince. Vous retrouver dans Paris n'a pas été une mince affaire.

– Vous avez su user du bon appât.

– Certes, certes. Mais vous nous avez fait courir. Vous semblez bien connaître notre capitale.

– Cette ville était bien différente, la dernière fois que je suis venu.

– Il y a plus de soixante ans, pendant la Révolution, si mes renseignements sont exacts.

Bien sûr, ils l'étaient.

– Les changements ne font que commencer, mon prince. Je crains fort que vous ne puissiez plus vous permettre vos petites escapades dans le monde moderne. Vous vous rendrez vite compte que le rôle de la Rig-Nassad auprès de votre race est redevenu crucial. Vous devriez avoir des papiers en règle d'ici demain soir.

Akaryb se sentait acculé. Il glissa son doigt le long de la lame du glaive. Elle était émoussée mais pourrait sans doute infliger de belles blessures.

– Je vous rappelle, mon prince, que la Rig-Nassad n'existe que pour servir et protéger les immortels dans une société qui doit ignorer leur existence. Vous pouvez me faire confiance, j'en suis membre initié depuis de longues années.

Il n'était pas si vieux ; la vingtaine, peut-être un peu plus. C'était si difficile de juger. Qu'est-ce qui pouvait pousser un homme comme lui à se mettre au service de son peuple ?

– Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il. Avec moi, votre secret est en sécurité et votre installation à Paris se fera dans les meilleures circonstances.

Akaryb n'était pas rassuré. Il n'aimait pas changer de ville ou d'identité. C'était un mal nécessaire s'il voulait garder le secret de sa nature, mais il préférait les périodes où il lui était possible de vivre au grand jour, sous son vrai

nom. À Mykonos, par exemple, avec sa sœur, avant la conquête turque, ou sur les rivages du Pacifique avant l'arrivée des Européens.

Un fracas. Le glaive de pacotille venait de tomber de son présentoir. Akaryb se baissa aussitôt pour le ramasser.

– Je suis désolé, je...

– Ce n'est rien, mon prince. Sans doute un faux mouvement. Je vous l'ai dit, cette arme n'a aucune valeur.

– Mais elle est solide, dit-il en la replaçant sur la console. Voilà, je n'ai rien cassé.

Le petit homme n'avait pas l'air inquiet. Il s'amusait, au contraire, de sa maladresse. Il n'était plus question de prétendre la sobriété.

– Très bien, mon prince. À présent, si vous le permettez, j'aimerais vous offrir un café. Je pense que cela vous fera le plus grand bien et nous en profiterons pour lier plus ample connaissance. Après tout, je serai votre référent pendant tout votre séjour. Si tant est que je vive assez longtemps, bien entendu.

Il l'invita à le suivre vers le salon d'apparat où les murs étaient ornés de toiles de maîtres, des portraits, des scènes mythologiques et... Akaryb marqua un temps d'arrêt.

– *Galilée devant le Saint-Office au Vatican*, expliqua aussitôt Édouard de Morvan. Un prêtre du comte Pillet, notre banquier. Nous sommes tous les deux tombés en admiration devant cette œuvre au salon des artistes français de 47. J'avoue que j'aime beaucoup les scènes historiques que peint Robert-Fleury. Sa *Saint Barthélémy* est particulièrement poignante. Ce Galilée, nous le voulions tous les deux. Frédéric avait l'argent, j'avais le mur pour

l'exposer... Une de nos premières petites ententes.

– Ce n'est pas très ressemblant, dit l'immortel.

– C'est iconique, mon prince, et peint deux-cents ans après les faits.

– Le visage des ecclésiastes de l'époque est encore très frais dans ma mémoire. Et Galilée était un ami.

– Je pense que l'artiste a surtout voulu montrer le pouvoir de l'obscurantisme. Notez comme la figure du divin est coupée en haut de l'image, et comment le regard du savant se substitue à celui du Très-Haut. Et tous ces cadres sombres...

– Je suis désolé, soupira Akaryb, mais je ne suis pas en mesure d'apprécier la qualité de cette œuvre sans m'émouvoir de ce qu'elle représente. Je suis en partie responsable, si Galilée a accepté l'abjuration.

– *Et pourtant elle tourne...*

– La phrase n'est pas de lui.

– Je sais, elle est de votre mère, Nektyr.

– Vous êtes bien renseigné.

– Je serais un bien piètre gardien si je ne connaissais pas mes maîtres.

Akaryb refusait de croire que cette toile ait été placée là par pur sens de l'esthétique. À son crédit, le petit homme ne le prétendit pas plus longtemps.

– Cet incident a marqué un tournant majeur dans les relations entre votre peuple et notre organisation.

– Ma mère me l'a assez reproché.

– Elle est en ville, ces temps-ci, vous ne devez pas l'ignorer.

Akaryb acquiesça.

– C’est à sa demande que je suis revenu à Paris.

Il s’était plus exactement agi d’une injonction. Morvan le savait, bien entendu.

– Votre sœur Vanesha, également.

Et c’était une bonne chose.

Au moins il se sentait proche de Vanesha. C’est elle qui l’avait recueilli en Castille quand, fraîchement libéré de sa prison de terre, elle lui avait appris sa véritable nature. Brisé, il avait eu du mal à accepter qu’il existe une population entière d’immortels. Pire encore, que sa mère ne soit pas morte en couche comme on lui avait toujours raconté. Sa mère dont il ne gardait qu’une seule image.

Enfant, il était assis sur une peau de chèvre, il pleurait. Il était assez grand pour comprendre ce qui se passait. Sa mère lui avait dit adieu. La porte ouverte laissait entrer la lumière aveuglante du midi. Dans un halo doré, des yeux gris le regardaient tendrement. Il ne l’avait plus jamais revue. *Ta mère est morte en couche*. Le mensonge qu’on lui avait répété toute sa jeunesse avait fini par recouvrir ce souvenir. Après sept morts et la découverte d’une réalité qui le dépassait, Vanesha lui avait révélé que sa mère, leur mère, possédait la jeunesse éternelle. Les retrouvailles avec Nektyr ne s’étaient pas bien passées.

Le majordome entra avec le café, diversion bienvenue.

Akaryb et Édouard de Morvan s’installèrent à une table basse près d’une autre de ces cheminées décoratives, le petit homme ayant pris soin de s’arranger pour que l’immortel se trouve face à la peinture.

– Très bien, dit-il. Puisque je vous ai retrouvé le premier, je vais en profiter pour vous dévoiler les

véritables intentions de la Rig-Nassad à votre sujet.

